

43. G.V.Cereteli, Arabskiye dialekty Sredney Azyi, vol.I, Folia Orientalia V, Kraków 1964.
44. Ibn Fārīghūn and the Ḥudūd al-ʿālam, Folia Orientalia V, Kraków 1964.
45. T.F. Mitchell, Colloquial Arabic, Folia Orientalia V, Kraków 1964.
46. A.L.Ivry, Al-Kindi's Metaphysics, State University of New York Press - Albany, Folia Orientalia VII, Kraków 1965.
47. G. Herdan, The Structuralistic Approach to Chinese Grammar and Vocabulary, Folia Orientalia VII, Kraków 1965.
48. Studi Magrebini I, Folia Orientalia IX, Kraków 1968.
49. Przy kawie i nargilach (transl. A.Miodońska), Przegląd Orientalistyczny 4, Warszawa 1968.
50. T.M.Johnstone, Eastern Arabian Dialect Studies, Przegląd Orientalistyczny 4, Warszawa 1968.
51. ʾIḥā Ḥusain, Folia Orientalia X, Kraków 1969.
52. M.Cramer, Koptische Hymnologie in deutscher Übersetzung, Folia Orientalia XII, Kraków 1970.
53. H.M.Nahmad, From the Arabic Press, Folia Orientalia XII, Kraków 1970.
54. J.Grand Henry, Le parler arabe de Cherchell /Algérie/, Louvain-la-Neuve, Folia Orientalia XV, Kraków 1974.

*

Obituaries

- Maria Kowalska, Prof.dr Andrzej Czapkiewicz (1924 - 1990), Przegląd Orientalistyczny 3-4, Warszawa 1990, p.393-394.
- Adnan Abbas, Sesja naukowa, poświęcona pamięci Prof.A.Czapkiewicza, As-Sadaqa N° 5, Warszawa 1991, p.2.
- Alicja Małecka, Prof.Andrzej Czapkiewicz, Tygodnik Powszechny N° 41 (2155), s.2.
- Anna Kmiotowicz, Prof.dr hab.Andrzej Czapkiewicz, Wiadomości Numizmatyczne, Kraków 1990.
- Elżbieta Górńska * Jolanta Bubka * Anna Kmiotowicz, Professor Andrzej Czapkiewicz (1924 - 1990), Folia Orientalia XXVIII.
- Elżbieta Górńska, Bibliography - Works of Professor A.Czapkiewicz, Folia Orientalia XXVIII.

Elżbieta Górńska

Tadeusz LEWICKI

AL-KĀHINA - REINE DE L'AURÈS

L'histoire de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes ne nous est connue, à peu d'exceptions près, que par des récits contenus dans les sources arabes médiévales provenant du IX^e - XVII^e siècle. Ces récits qui se penchent surtout sur les campagnes menées par le célèbre général arabe 'Ogba ben Nâfi' et par d'autres conquérants arabes, manquent souvent de détails et leur chronologie est discordante. Le feu E. Lévi-Provençal qui a jugé assez sévèrement ces récits dit, à juste raison, qu'elles n'offrent qu'une "somme réduite d'informations positives, diluées dans de longs développements qui côtoient à tout instant le faux et le merveilleux". Ainsi les principaux héros de la conquête arabe et surtout leurs adversaires berbères, comme Kusayla et la prophétesse al-Kāhina, apparaissent dans ces récits comme des personnages seulement à demi historiques, tant les informations positives fournies par les récits en question et concernant ces personnages sont étoffées par des traits anecdotiques ou légendaires. Telle est, avant tout, l'histoire de la Kāhina, souveraine du Mont-Awrās, l'Aurès de nos cartes, appelée, à bon droit, par M. Talbi, "l'âme de la résistance berbère aux envahisseurs arabes, après l'effondrement du pouvoir officiel des Rūm /c'est-à-dire des Byzantines/, marqué par la chute de Carthage /73/692-3/".

Qui était cette mystérieuse femme à laquelle les Arabes ont donné le surnom de la Kāhina, c'est-à-dire "la Devineresse" et que sait-on de sa vie privée et de sa domination dans l'Aurès et dans l'Ifriqiya, c'est-à-dire dans la Berbérie orientale? Les sources

arabes/qui suivent d'ailleurs plusieurs traditions, à savoir une tradition arabe-orientale, une tradition provenant de l'Ifriqiya et une tradition hispano-maghrébine/ nous la montrent comme une prophétesse dominante l'Aurès, victorieuse du célèbre général arabe Hassan ibn an-Nu'mān et refoulant l'armée de ce dernier jusqu'à la frontière orientale de l'Ifriqiya, adoptant un noble prisonnier arabe, dévastant toute l'Afrique du Nord pour ne laisser aux envahisseurs arabes que la terre brûlée, et finalement battue à plate couture et tuée par le même général Hassan ibn an-Nu'mān dans une nouvelle lutte qui eut lieu quelques ans après l'apparition de la Kāhina sur la scène. Ajoutons encore, que toutes les sources arabes soulignent le fait qu'elle était une devineresse ou prophétesse prévoyant l'avenir. On voit qu'il ne manque pas dans ce tableau de l'héroïne de la résistance berbère des traits légendaires, à travers lesquels on aperçoit une personnalité réelle comme on voit quelques-unes dans l'histoire des Berbères: Tanqīt et Dağgū, prophétesse de la religion syncrétique fondée chez les Chomara, dans le Nord du Maroc, par Hā-Mīm /m. en 927/8 ou bien en 940/41 de J.-C./, et au XIX^e siècle la célèbre maraboute kabyle Lalla Fatma qui fut l'âme de la résistance des montagnards de Djurdjura contre les Français en 1857.

Le surnom al-Kāhina "la Devineresse", sous lequel cette mystérieuse femme est connue dans toutes les cources musulmanes qui traitent de la conquête de l'Afrique du Nord, est évidemment d'origine arabe /kāhin "devin", "prêtre" et kāhina "devineresse"/, contrairement à ce que pensent certains savants qui /comme p.ex. le berbérologue Henri Basset/ croient qu'il s'agit ici d'un titre juif, en rapprochant évidemment le mot kāhin du mot hébreu kohen. Je ne crois pas, non plus, que l'on puisse considérer Kāhina comme nom propre de la souveraine de l'Aurès, conformément à une hypothèse émise par H.Z. /J.W./ Hirschberg. Ce savant croit que Kāhina n'est qu'une déformation d'un Kahya, forme qui paraît dans une tradition orale juive. Les noms propres de la Kāhina cités par l'historien arabe Ibn Ḥaldūn /XIV^e siècle de J.-C./, à savoir Dahya ou Damya ne seraient, d'après ce savant, qu'une déformation de la Kāhina/ Kahya, due à la similitude des lettres d et k dans l'ancienne écriture arabe. Cette hypothèse ne nous paraît pas acceptable. Selon toute la vraisemblance, Kāhina n'était qu'un surnom arabe qui remplaçait le vrai nom berbère de cette femme et qui était dû au ca-

ractère de devineresse et de magicienne attribué à elle par les envahisseurs arabes. En effet, plusieurs auteurs arabes comme p. ex. Ibn 'Abd al-Hakam, Ibn 'Idārī /fin du XIII^e siècle et commencement du XIV^e siècle/, an-Nowayrī /m. en 1332/ et Ibn Ḥaldūn /m. en 1406/ mentionnent plusieurs faits qui témoignent que la Kāhina aurait été une devineresse, une voyante et une extatique à la fois. Ainsi, elle aurait prévu sa mort et l'avenir de ses deux fils, ainsi que celui de Ḥalīd ben Yazīd, son fils adoptif. Certaines sources prêtent à ce dernier le peu flatteur rôle d'indicateur secret au profit de Hassan ibn an-Nu'mān le rôle qu'il n'a probablement pas joué, et racontent que Kāhina en a été avertie par ses visions. Enfin, Ibn 'Abd al-Hakam et Ibn 'Idārī nous la montrent en extase, la chevelure déployée, annonçant aux Berbères l'approche de l'armée arabe et sa mort.

Il résulte de ces faits que la Kāhina aurait employé son don prophétique à des fins politiques et militaires et il n'est pas impossible que le témoignage d'Ibn Ḥaldūn que cette femme, "sachant, par divination, la tournure que chaque affaire importante devait prendre, ...avait fini par obtenir pour elle-même, le haut commandement" /témoignage qu'Ibn Ḥaldūn répète probablement d'après le généalogiste berbère Hanī ibn Baqqūr ad-Darīsī/, correspond à la réalité.

Penchons-nous maintenant sur le problème de la divination et des devins chez les anciens Berbères. Autrement que chez les anciens Arabes de l'époque antéislamique où les devins étaient au moins aussi nombreux que les devineresses, la prophétie chez les païens Berbères semble plus exclusivement que chez les Arabes dévolue aux femmes. En effet, les sources écrites dont nous disposons mentionnent rarement, chez les anciens Berbères, des devins; ce sont surtout les devineresses qui paraissent avoir joui d'un haut prestige dans les tribus berbères. Citons à ce propos le témoignage de Procope /m. vers 562 de J.-C./, secrétaire du général byzantin Bélisaire qui conquiert, en 533-4 de J.-C., l'Afrique du Nord sur les Vandales. Or, cet auteur qui semble avoir été très bien informé sur les coutumes et les croyances de Maures, aïeux de nos Berbères, dit ce qui suit:

"Il est interdit chez les Maures aux hommes de prédire l'avenir; mais certaines femmes après avoir accompli des rites sacrés, inspirées par l'esprit, prophétisent l'avenir, ni plus ni moins que les anciens oracles".

Le rôle prééminent des femmes prophétiques trouva un plein regain de jeunesse dans la religion fondée vers le commencement du X^e siècle par le prophète berbère Hā-Mīm ibn Mann Allāh ibn Harīz dans laquelle s'entremêlaient les anciennes croyances berbères et doctrines musulmanes. Or, la tante du fondateur de cette religion, Tanqīt, ainsi que sa soeur, la belle Daġġū /ou Debū/ passaient pour être des devineresses et des sorcières. Hā-Mīm prescrivit qu'elles soient honorées par des prières adressées à elles. De nos jours même, le souvenir de Debū reste vivant au Maroc septentrional. Sa tombe est connue; elle est le but des pèlerinages des femmes marocaines qui aspirent à devenir augures et sorcières.

Nous possédons aussi un extrêmement intéressant témoignage ayant trait aux devineresses chez les Guanches des îles Canaries, un peuple apparenté étroitement aux Berbères qui est resté païen jusqu'à la conquête de ces îles par Jean de Bethencourt dans la première moitié du XV^e siècle. On le doit à Leonardo Torriani qui écrit, à propos de l'île de Fuerteventura ce qui suit dans sa Descrittione et Historia del regno de l'isole Canarie composée en 1590:

"Quand les Chrétiens ont conquis l'île de Fuerteventura, elle était gouvernée par plusieurs princes et par deux femmes qui étaient les plus estimées par tout le monde. L'une de ces femmes s'appelait Tamonante. Elle dirigeait toutes les affaires concernant le justice; elle tranchait les différends et querelles éclatés entre les princes et entre les notables de l'île, et toutes les affaires du gouvernement lui étaient subordonnées. La deuxième de ces femmes, nommée Tibiabin, était une devineresse très savante qui, grâce à la révélation de la part des démons, ou bien grâce au bon sens naturel, prédisait beaucoup de choses qui, en effet, se vérifiaient plus tard. C'est à cause de cela qu'elle était considérée comme une déesse et vénérée. Elle administrait toutes les choses concernant les cérémonies et rites comme une prêtresse".

Cette devineresse contribua ensuite, comme nous le lisons dans un autre passage de l'ouvrage de Torriani, à la conversion des habitants de Fuerteventura au christianisme. Elle persuada, en effet, des insulaires que les Chrétiens arrivés avec Jean de Bethencourt étaient de vrais amis et conseillers; ainsi ils se sont facilement rendus à ces derniers et ils se laissèrent baptiser. La première à

se convertir était Tibiabin elle-même qui devint ensuite une Chrétienne exemplaire. Ici on voit clairement, comme dans le cas de la Kāhina, qu'une devineresse jouissant d'une grande considération de la part de son peuple, et agissant, à la fois, comme une des vraies souveraines de l'île, a employé son prestige à des fins politiques et religieuses.

Ibn Haldūn, célèbre historien des Berbères, en parlant des derniers moments qui ont précédé la mort de la Kāhina, dit ceci:

"Il faut savoir que d'après les conseils de cette femme /c'est-à-dire de la Kāhina/, conseils dictés par les connaissances surnaturelles que ses démons familiers lui avaient enseignées, ses deux fils s'étaient rendus aux Arabes avant la dernière bataille".

Il résulte de ces mots que, d'après la croyance des Berbères et aussi, sans doute, selon la conviction des conquérants musulmans, la mystérieuse souveraine de l'Aurès avait des démons tutélaires qui lui faisaient connaître l'avenir et ne lui ménageaient pas leurs conseils. De pareils démons /ou bien "esprits"/ veillaient sur les devineresses maures selon le mots de Procope. Ce dernier prétend que ces "esprits" inspiraient les devineresses en question; ces dernières devaient accomplir, pour les appeler, certains rites sacrés. Ou bien des démons se présentaient-ils chez les devineresses de leur propre initiative? Le bref passage d'Ibn Haldūn ne nous le précise pas.

La croyance à ces "esprits" tutélaires a survécu, chez Berbères, au paganisme. Elle se présente, au Moyen-Age, en prenant la tournure islamique, même chez les groupes berbères si profondément islamisés que furent les sectaires ibādites d'origine berbère. Or, on trouve, chez les historiens et chez les biographes ibādites originaires de l'Afrique du Nord, les récits témoignant de l'existence chez les Berbères-Ibādites, de la foi en voix surnaturelles émises par des êtres invisibles qui avertissaient les pieux hommes, mais surtout les saintes femmes ibādites. Ces femmes tenaient place des marabouts que l'on trouve jusqu'à maintenant chez les Musulmans sunnites nord-africains, et comme celles-là elles ont remplacé les devineresses païennes de l'époque pré-islamique. Les auteurs ibādites tels que aṣ-Ṣammāhī /m. en 1522/ et les autres mentionnent souvent ces voix surnaturelles. Elles portent chez les auteurs en question des noms de ḥāṭif /"personne dont on entend la voix et qu'on ne voit pas"/, de qā'il /"celui qui parle"/

ou de munabbih /"avertisseur"/. Elles se faisaient entendre, à en croire les sources ibādites en question, des femmes ou, plus rarement, des hommes en odeur de sainteté qu'ils avertissaient ou bien leur insufflaient une inspiration prophétique. A coup sûr, les Ibādites s'efforçaient-ils de faire revêtir à ces êtres invisibles un caractère musulman. Quoique qu'ils fissent, il s'agit là, pour sûr, des croyances inconnues au Coran et à la tradition musulmane, foncièrement berbères et liées directement à la foi aux démons tutélaires des divineresses maures chez Procope et de la reine Kāhina de la tradition nord-africaine. Ces hātifs, qā'īls et munabbihis auraient apporté leurs bons conseils ou leurs augures à des personnages d'élections. Les ouvrages biographiques ibādites provenant du Maghreb se réfèrent maintes fois à ces voix surnaturelles et citent leurs discours soit en langue berbère, soit en traduction arabe. Cependant ils ne nous disent pas si les esprits se laissaient entendre après qu'on les eut évoqués à l'aide de pratiques rituelles, ou bien s'ils faisaient ainsi de leur propre initiative. Et voici deux exemples de l'intervention de ces voix surnaturelles tirés des écrits ibādites.

Le premier de ces exemples a trait à une pieuse vieille ibādite nommée Asīl, laquelle habitait dans le Djebel Nefousa en Tripolitaine du nord-ouest au XI^e siècle de L.-C. Or, cette vieille entendait souvent une voix mystérieuse qui lui donnait directives et conseils et prédisait même parfois l'avenir /dans le cas, par exemple, du mariage projeté de sa pupille/. Les sources nous apprennent que les simples gens de son pays affirmaient que c'était un démon /en arabe djinn/ qui parlait à Asīl. Cette opinion concorderait, d'après ce qui a été dit plus haut, avec les anciennes croyances populaires berbères. Mais ici, c'est la voix elle-même qui aurait de déclarer à la vieille toute troublée: "Je t'annonce d'heureuses nouvelles", dit-elle, "et ces gens-là m'ont pris pour un démon". Craignant pour sa bonne renommée de sainte femme ibādite, Asīl a dû évidemment ainsi expliquer aux humbles le caractère musulman de la mystérieuse voix. Ce qu'elle leur dit, notons le entre parenthèse, n'est rien moins que convaincant.

Un pareil hātif ou munabbih est mentionné dans la biographie d'une autre bonne et pieuse femme ibādite appelée Sāra qui vécut dans la deuxième moitié du XI^e siècle de J.-C. Elle tirait son origine de la tribu berbère de Lawāta /Luwāta/ et demeurait dans

l'oasis de Sūf ou Asūf /El-Oued de nos cartes, en Sahara septentrional/. Le génie lui adressait des admonitions et l'exhortait à accomplir de bonnes oeuvres. Il se faisait entendre en langue berbère. Le pieux auteur de la biographie de Sāra fait remarquer que ce hātif avait été institué pour Sāra par Allāh.

L'appel des êtres démoniaques se faisait au moyen de certains actes rituels. Un de ces moyens d'évocation des démons /ou des êtres demi-démoniaques, telles que les âmes des défunts/ consistait en ce qu'on appelle l'"incubation". On entend par là: s'endormir en un lieu reconnu saint ou visité par les démons. C'est déjà d'Hérodote /IV, 172/ que nous avons appris que les devins de la tribu libyenne des Nasamons se rendaient aux tombeaux de leurs ancêtres, lorsqu'ils s'appêtaient à prophétiser. Après avoir prié, ils s'endormaient là et des rêves prophétiques leur venaient. Les Augiles de Libye s'endormaient pareillement sur des sépulcres afin de se voir gratifier de songes prophétiques. L'incubation se pratique encore chez les Touareg. Chez eux, ce sont les femmes qui se rendent auprès des tombes d'anciens, préislamiques habitants du pays, s'étendent à côté et sollicitent la vaticination du démon /zabbār, de l'arabe ḡabbār "puissant", aussi "géant"/. Celui-ci leur apparaît, dit-on, sous forme de géant aux yeux de chameau. En Berbérie propre, ceux qui veulent connaître l'avenir vont soit aux grottes visitées par les démons /il s'agit sans doute, ici, des anciens démons ou divinités tutélaires de grottes/, soit auprès des tombes de Musulmans saints, c'est-à-dire de marabouts. La sainte femme ibādite mentionnée ci-dessus, Sāra, serait vraisemblablement devenue un pareil génie, une fois décédée. C'est à quoi l'on pourrait conclure d'après une anecdote transmise par le chroniqueur et biographe ibādite aš-Šammāhī: un homme s'étant endormi, sans le savoir, sur la tombe de Sāra, entendit une voix mystérieuse /celle de Sāra sans doute/ lui prédire la miséricorde divine en récompense d'une vie passée en de bonnes actions. Un autre cas concerne un pieux personnage ibādite de Djebel Nefousa qui aurait aperçu en songe une femme défunte qui débita en langue berbère une harangue versifiée. Soulignons le fait que ni le Coran ni la tradition musulmane ne font la moindre allusion à l'"incubation" qui appartient, elle aussi, aux survivances des vieilles croyances berbères.

La croyance en "possession" ou, comme dans nos cas, en "visitations" faites à des êtres humains par différentes forces surnaturelles d'origine démoniaque, ce qui permet au possédé ou au "visité" d'accomplir un tas de choses tenant du prodige, est fort répandue parmi les peuples du monde. En fait, il n'y a là que des états extatiques, d'intensité et de caractère variés. Comme nous l'avons vu, les états extatiques vont souvent de pair avec une disposition à vaticiner. Il se peut que pour se jeter en cet état d'extase des procédés fussent mis en oeuvre. Cela se déduit ne serait-ce que du renseignement apporté par Jean-Léon l'Africain /1526/ quant aux devineresses de Fez. Celles-ci, avant de se mettre à vaticiner, se parfumaient /de différents aromates/. Pareille manière d'agir avait pour effet de faire entrer en elles les démons qui prenaient ensuite la parole par l'instrument de leurs bouches à elles.

Une telle extatique était aussi la Kāhina. En effet, une ancienne tradition arabe citée chez Ibn 'Abd al-Hakam et Ibn 'Idārī nous la montre en extase, la chevelure déployée, en prédisant l'arrivée de l'armée de Ḥassān ibn an-Nu'mān. Selon Ibn 'Idārī elle se frappait aussi le sein /en arabe ḍarabat sadraha/, en faisant de cette façon le geste qui accompagnait souvent un état extatique. 'Ubayd Allāh remplace des mots par ḍarabat ahdjārahā /"consulta l'oracle de ses pierres"/. É. Lèvi-Provençal opine pour le second sens, malgré l'allure insolite de l'expression.

Il résulte ainsi de plusieurs traits de la personnalité de la Kāhina qu'elle était une devineresse et une extatique, comme il y en avait chez les anciens Maures et les Guanches du XV^e siècle, ainsi que chez les Berbères islamisés. Al-Kāhina n'était pas son nom propre, mais plutôt un surnom que lui avait donné les envahisseurs arabes. Cependant nous connaissons aussi son nom propre berbère. Or, d'après Ibn Ḥaldūn qui doit les notes biographiques concernant cette femme au généalogiste berbère Hanī ibn Baqqūr ad-Darīsī, elle aurait porté le nom de Dihya /que M. Talbi rapproche, à juste raison, de celui d'une tribu berbère/ ou encore Dahyā, Dāhya, Dāmya ou Dahya. Nous connaissons la tribu de Dihya grâce à Ibn Ḥaldūn qui l'en fait une branche de la tribu berbère de Nafzāwa ou bien de celle de Matmāta. Cependant, il existe aussi un nom propre féminin Dahya qui est toujours en usage en Algérie et qui pourrait correspondre à Dihya d'Ibn Ḥaldūn. Ajoutons encore que parmi les

noms féminins algériens en usage actuellement, on trouve aussi Dīha et Dīmīya qui pourraient être des variantes graphiques de Dihya d'Ibn Ḥaldūn.

D'après la notice biographique qu'Ibn Ḥaldūn a consacré à la Kāhina et qui paraît être basée, en partie au moins, sur les données rapportées par Hanī ibn Baqqūr ad-Darīsī elle serait la fille de Tabeta, fils de Tifān /Nigān/. M. Talbi lit le premier de ces noms Tatīt ou bien Mātiya /Mathias, Mathieu/ et le second Tifān /Théophane/. Le deuxième de ces noms, à coup sûr, et le premier très probablement sont chrétiens. Ainsi, la supposition de M. Talbi que la Kāhina serait de ces Berbères de sang-mêlé issus de mariages mixtes /byzantino-berbères, ou bien romano-berbères/ nous paraît-elle très vraisemblable. Ajoutons ici, que l'Aurès où résidait la famille princière de la tribu des Ḡarāwa à laquelle appartenait la Kāhina, était entouré des districts peuplés par des éléments chrétiens, romans /ʿAḡam ou Afāriqa/ ou byzantins /Rūm/ qui y habitaient non seulement au VII^e siècle de J.-C., à l'époque où agissait cette devineresse; mais encore beaucoup plus tard, à l'époque d'al-Ya'qūbī /vers 889/90/ et d'al-Bakrī /1068/. Ces auteurs nous parlent des Chrétiens d'origine romane ou byzantine établis dans la ville de Bāḡāya /ancien Bagaï/ au nord de l'Aurès, ainsi que dans l'oasis de Tubna /ancien Tubunae/, dans la ville de Biskra /ancien Bescera/ et dans celle de Maḡḡāna /ancien Medianae/ à l'ouest, au sud-est et à l'est de ce massif. La dernière de ces localités était située à quatre jours de marche de Kairouan, sur les confins de l'ancienne Numidie. A Biskra, à Tobna et dans les oasis de Tolga et de Bentiouss /Ben-Tious des cartes du XIX^e siècle/ il y avait aussi des muwalladūn, c'est-à-dire des gens de sang-mêlé, Romano-Berbères et Berbère-Byzantins qui restaient sans doute en rapports avec les habitants berbères de L'Aurès voisin.

D'ailleurs il n'est pas impossible que la Kāhina elle-même ait été chrétienne, si elle ne professait pas une religion synchrétique où les doctrines chrétiennes /et peut-être aussi juives/ se mêlaient aux croyances populaires berbères. En effet, on lit dans une tradition rapportée par Ibn 'Abda al-Hakam /m. en 871 de J.-C./ qu'elle a employé une fois, en jurant, l'expression "par mon Dieu" /en arabe wa ʿllāhī/ ce qui paraît être une trace de l'influence judéo-chrétienne; quant aux influences berbères, païennes dans la religion professée par la Kāhina, c'était surtout

la divination qu'elle pratiquait et qui appartenait plutôt aux vieux usages berbères qu'au monothéisme chrétien ou juif.

En revenant à la question des noms du père et du grand-père de la Kāhina, il faudrait signaler ici que le nom de Tabeta /Tā-tīt/ est peut être le même que l'actuel nom algérien Tātī. Quant au nom du grand-père de la Kāhina, à savoir Tīfān, nous le rapprochons du nom algérien moderne Teffān.

A en croire Ibn Ḥaldūn qui a utilisé ici probablement le récit du généalogiste berbère Hanī ibn Baqqūr ad-Darīsī, la Kāhina tirait son origine de la puissante tribu berbère de Ġarāwa, l'une des nombreuses tribus appartenant à la souche berbère des Zanāta. Les Ġarāwa, qui étaient une tribu pastorale, habitaient, au temps de la Kāhina, le massif de l'Aurès, et professaient, à en croire Ibn Ḥaldūn, le judaïsme. Ce témoignage discorde avec une autre information fournie par Ibn Ḥaldūn, d'après laquelle les Ġarāwa "montraient aux Francs /c'est-à-dire aux Chrétiens /byzantins/ établis dans les villes une soumission apparente et... ils prêtaient à ceux-ci l'appui de leurs armes à chaque requisition". Ibn Ḥaldūn ajoute que "quand les Musulmans se montrèrent sur la frontière de l'Ifriqiya dont ils voulaient faire la conquête, les Ġarāwa marchèrent contre eux avec les troupes de Grégoire /en arabe Ġirġir/, prince des Francs /c'est-à-dire des Chrétiens/". Il serait difficile d'admettre qu'une tribu berbère convertie au judaïsme fût alliée des Byzantins qui étaient les maîtres de l'Afrique du Nord au moment de l'apparition des envahisseurs arabes. Il paraît que les Ġarāwa étaient plutôt chrétiens, ou bien qu'ils professaient comme leur prophétesse, la Kāhina, une religion synchrétique où la foi chrétienne se mêlait aux croyances païennes berbères et au monothéisme juif.

La tribu des Ġarāwa était très nombreuse. En effet, ils étaient en état, même après les grandes pertes qu'ils ont subies dans la dernière bataille avec les troupes de Hassān, où, à en croire Ibn ʿAbd al-Ḥakam, "la Kāhina périt, avec tous ses hommes", de fournir à Hassān, pour obtenir de lui pardon, un contingent de douze mille guerriers. Ainsi, il paraît que l'Aurès avait, au commencement du VIII^e siècle de notre ère, une population dont le nombre n'était pas de beaucoup inférieur à celui des habitants actuels de ce massif /115.000/. Les Ġarāwa vivaient sans doute de l'élevage et des cultures de leurs champs. En effet, la Kāhina au-

rait dit à ses Berbères, en décidant de détruire tout le pays de l'Ifriqiya, pour désespérer d'elle les Arabes, ces mots: "Nous désirons de ce pays seulement les pâturages et les champs". C'est la version contenue dans le Bayān d'Ibn ʿIdārī, tandis que la version citée par ʿUbayd Allāh ne parle que des pâturages. Quant au récit donné par an-Nuwayrī, il est à peu près analogue à celui d'Ibn ʿIdārī. La harangue de la Kāhina y est conçue en ces termes: "Nous /c'est-à-dire les Berbères/, nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et les pâturages". Ajoutons encore que la Kāhina a employé dans le procédé coutumier concernant l'adoption de Ḥalid ibn Yazīd la farine de l'orge arrosée de l'huile, c'est-à-dire les produits de l'agriculture. Quant à l'élevage chez les Ġarāwa, les chèvres l'avaient emporté sur les moutons, comme chez les modernes Awrāsien berbérophones, Šāwiya des Arabes. Cependant, ils possédaient aussi des chevaux, monture préférée des Berbères zanātiens dans le haut Moyen-Age. En effet, l'historien Ibn ʿIdārī fait l'allusion à la cavalerie des Ġarāwa /selon lui, les guerriers de cette tribu ont passé en selle la nuit précédant la première bataille avec les troupes de Hassān ibn an-Nuʿmān/. Ajoutons que le géographe arabe al-Bakrī /1068 de J.-C./ dit que le général arabe ʿOqba ben Nafiʿ enleva en 682-3 de J.-C., peu avant la première offensive de Hassān, aux habitants de Baġāya, ville située peu au nord de l'Aurès, "plusieurs chevaux, appartenant à la race que l'on élevait dans l'Aurès, et qui, par leur vigueur et leur légèreté, surpassaient tout ce que les Musulmans avaient déjà vu dans leurs expéditions".

Après la chute de la Kāhina, les Ġarāwa durent abandonner l'Aurès qui fut occupé par les tribus berbères de Hawwāra venues de la Tripolitaine et de la Tunisie du Sud. Ils y sont déjà à l'époque d'Aflah ibn ʿAbd al-Wahhāb, imām rostémide de Tāhart /Tiaret/ /m. en 871 de J.-C./ et plus tard, al-Yaʿqūbī /écrit vers 889/90/ parle des Berbères Hawwāra domiciliés dans le Ġabal Awrās. Ibn Ḥammād /Ibn Ḥammādo/ parle de la tribu des Banū Kamlān, fraction des Hawwāra, qui habitaient l'Aurès peu avant l'an 946 de J.-C. A côté des Hawwāra, il y avait aussi, dans l'Aurès, dans la première moitié du X^e siècle de J.-C., de nombreux Luwāta, tribu berbère venue de la Cyrénaïque, ainsi que des Miknāsa.

Quant aux Ġarāwa de l'Aurès, leur domination fut anéantie après la défaite et la mort de la Kāhina, c'est-à-dire probable-

ment vers la fin du VII^e siècle de J.-C. Les restes de cette tribu allèrent s'incorporer dans les autres tribus berbères. Selon Ibn Ḥaldūn, une de leurs fractions s'établit à Malīla /Melilla de nos cartes/ sur le bord de la Méditerranée, à l'est de Tanger. Une autre fraction des Ḡarāwa restée antimusulmane se fixa dans la province de Tamesna dans le Maroc occidental. Elle embrassa ensuite les doctrines de la religion syncrétique de Berḡawāta où les croyances berbères païennes se mêlaient à celles de Juifs, des Chrétiens et des Musulmans; en effet, Zammūr, ambassadeur du souverain des Barḡawāta à al-Hakam II, calife de Cordoue en 963 de J.-C. cite cette fraction des Ḡarāwa parmi les tribus barḡawātiennes. Ainsi l'affirmation d'Ibn Ḥaldūn, qui parle de la sincérité de conversion des Ḡarāwa à l'islam après la mort de la Kāhina, nous paraît sans fondement.

Ajoutons encore que d'après la Rihla, ouvrage du voyageur maghrebin at-Tiḡānī /1306-9 de J.-C./ la Kāhina était surnommée Kāhina Luwāta, c'est-à-dire "Kāhina de la tribu des Luwāta". Ce surnom provient du fait que l'on croyait, au XIII^e - XIV^e siècle, que les sujets de la reine de l'Aurès n'étaient pas les Ḡarāwa qui peuplaient ces montagnes à l'époque de la Kāhina, dans la deuxième moitié du VII^e siècle, mais les fractions de la tribu berbère des Luwāta qui ne se sont cependant établies dans l'Aurès que dans la première moitié du X^e siècle de J.-C.

En revenant à la vie privée de la Kāhina, il faut dire que d'après les sources écrites, elle est, au moment où elle apparaît sur scène, déjà veuve et une femme très âgée et mère de deux /suivant un passage de l'Histoire d'Ibn Ḥaldūn de trois/ fils, déjà adultes, "héritiers du commandement de la tribu". Elle était cependant, à cette époque, encore assez vigoureuse pour pouvoir participer à des batailles et le chroniqueur Ubayd Allāh dit qu'elle lutta personnellement dans l'ultime bataille avec les troupes de Ḥassān ibn an-Nuḡmān /dans laquelle elle allait être tuée/, "avec une ardeur telle que les Musulmans crurent que s'en était fait d'eux". Aussi Ibn Ḥaldūn dit-il, en décrivant la victoire de la Kāhina sur Ḥassān ibn an-Nuḡmān qu'elle "mena ses troupes contre les Musulmans, et en les attaquant avec un acharnement extrême, elle les força à prendre fuite après leur avoir tué beaucoup de monde". Selon Ibn ʿIdārī al-Kāhina poursuivit personnellement Ḥassān ibn an-Nuḡmān, après cette bataille, en

l'expulsant de la province de Qābis /ou Gabès/ dans la Tunisie du Sud, vers la Tripolitaine. Dans la description de la dernière bataille que la Kāhina livra aux envahisseurs arabes, Ibn ʿIdārī dit qu'elle a été tuée pendant la fuite. Ainsi, la Kāhina apparaît-elle, dans tout ces récits, comme une femme encore robuste quoique mère de deux fils adultes. Après notre avis, elle ne devait pas être plus âgée, au moment de sa mort, que de soixante ans. Le témoignage de Ḥanī ibn Baqqūr ad-Darīsī qui dit, en parlant de la Kāhina, qu'elle vécut cent vingt-sept ans et qu'elle gouverna pendant soixante-cinq ans est absolument inadmissible et même fantastique.

Des deux fils de la Kāhina l'un aurait été, selon Ibn ʿIdārī, d'ascendance berbère et l'autre de père grec /en arabe yūnānī/, probablement un notable byzantin domicilié dans les environs de l'Aurès, peut-être à Bagaī/Baḡāya, ville qui semble avoir été plus tard la résidence de notre devineresse. Nous ne savons rien sur ce personnage, comme nous ignorons totalement l'autre mari de la Kāhina qui était un Berbère, probablement originaire de la tribu de Ḡarāwa.

Mais revenons aux fils de la Kāhina. L'un d'eux s'appelait, d'après une tradition rapportée par Ubayd Allāh, Īfran et le second Yazdiyan. Il n'y a aucune doute que le premier qui portait un nom berbère et qui aurait été d'ascendance berbère, est un personnage demi-léendaire. Il serait, selon Ubayd Allāh, l'ancêtre-éponyme de la puissante confédération zanātienne de Banū Īfran qui devait jouer un rôle prépondérant en Berbérie centrale et occidentale au IX^e et au X^e siècle de J.-C. Selon une autre tradition citée par Ibn ʿIdārī, Īfran aurait été le père de la Kāhina. Enfin, on lit dans un autre passage de la chronique de Ubayd Allāh, que c'était Dāhiya bint Tātīt, c'est-à-dire la Kāhina qui était l'aïeule des Banū Īfran. Ces traditions n'ont pas, à notre avis, beaucoup de valeur. En effet, plusieurs généalogistes berbères cités par Ibn Ḥaldūn attribuent aux Banū Īfran une autre ascendance. Parmi ces généalogistes il faut surtout citer Ayyūb, fils d'Abu Yazīd Maḥlad ibn Kaydād, fameux chef berbère-ibādite qui faillit détruire, dans la première moitié du X^e siècle de J.-C., le royaume des Fāṭimides dans l'Afrique du Nord. Or, d'après cette deuxième tradition citée par un éminent membre de la tribu des Banū Īfran, ces derniers tiraient leur origine d'un Īf-

rī, fils d'Īslitan, descendant de Zānā, éponyme de toutes les tribus zanātiennes.

La tribu de Banū Īfran apparaît vers la fin du VII^e siècle de n.e. parmi les tribus berbères les plus considérables. Ils entraient alors dans la grande confédération zanātienne à la tête de laquelle se tenait la tribu des Ġarāwa commandée par la Kāhina. Il paraît que la masse principale des Banū Īfran occupait, à cette époque, les régions situées à l'est de l'Aurès. Ils étaient très attachés à la personne de la Kāhina et rien d'étonnant que les traditions mises en valeur par 'Ubayd Allāh et par Ibn 'Idārī ont fait d'Īfran, ancêtre-éponyme de cette tribu, le fils ou bien le père de cette mystérieuse reine de l'Aurès.

Il paraît que le second fils de la Kāhina, à savoir Yazdiyān, descendait du deuxième mari de cette reine qui était un Grec. En effet, É. Lévi-Provençal croit que le nom de ce personnage n'est qu'une transcription déformée par les scribes, "d'un nom d'origine et de consonance latine terminé en -ian/us/". Cette hypothèse nous paraît plausible. Cependant, il ne faut pas oublier que parmi les Byzantins nord-africains il y avait aussi, outre les Grecs, des gens d'origine très diverse, p.ex. romane, arménienne, bulgare etc, etc, et Corippe nous donne, dans son ouvrage *Johannide*, composé vers le milieu du VI^e siècle, plusieurs noms des "Romani" /ici "Byzantins"/ qui ont une apparence barbare.

Ibn 'Abd al-Hakam rapporte une tradition arabe d'après laquelle il y avait un fils de la Kāhina qui vécut au temps de 'Ogba ben Nāfi' et qui était un guerrier intrépide contrairement aux deux fils de cette femme connus des autres récits et dont nous avons parlé plus haut qui n'ont joué aucun rôle militaire sous le gouvernement de leur mère et qui manquaient sans doute de personnalité, en se laissant diriger par leur mère. Or, selon la tradition en question, quand 'Ogba ben Nāfi' partit de l'Ifrīqiya au Sous, dans le Sud du Maroc actuel /en 682 de J.-C./, "le Berbère, fils de la Kāhina /en arabe: Ibn al-Kāhina al-Barbarī/ marcha sur les traces de 'Ogba. Chaque fois que celui-ci quittait une aigüade, le fils de la Kāhina la faisait disparaître. Il en fut ainsi jusqu'au Sous que 'Ogba se fût aperçu du manège du Berbère". A. Gatteau croit que le "fils de la Kāhina" de la tradition arabe n'était que le célèbre chef berbère Kosayla ibn Lamzam, l'ennemi principal de 'Ogba ben Nāfi', mais il dit qu'il n'a trouvé nulle

part ailleurs le moindre détail qui lui permettrait cette surprenante expression d'Ibn 'Abd al-Hakam. Cependant d'après une autre tradition, très répandue /on la trouve chez an-Nowayrī, chez Ibn Ḥaldūn et chez Ibn 'Idārī/, Kosayla se trouvait dans l'armée de 'Ogba ben Nāfi' pendant toute son expédition vers la Berbérie centrale et occidentale jusqu'au Sous, "retenu aux arrêts" selon Ibn Ḥaldūn. Or, on ne peut l'identifier avec ce fils de la Kāhina qui marcha sur les traces de 'Ogba ben Nāfi' pendant son expédition en 682-3 dont il est question chez Ibn 'Idārī. Ainsi, il n'est pas impossible que la Kāhina aurait eu un troisième fils, probablement plus âgé que Īfran et Yazdiyān. Rappelons-nous d'ailleurs que selon une tradition berbère rapportée par Ibn Ḥaldūn, la Kāhina avait "trois fils, héritiers du commandement de la tribu"; or, ce troisième fils pourrait être identique avec cet énigmatique Ibn al-Kāhina al-Barbarī qui poursuivit 'Ogba ben Nāfi' pendant son expédition au Sous.

Selon une autre tradition provenant d'un 'Utmān ben Ṣālih /VIII^e siècle de J.-C./, le "fils de la Kāhina", probablement le même dont il a été question plus haut, marcha sur Kairouan, pour y rencontrer le gouverneur arabe Zuhayr ben Qays, mais son armée a été mise en fuite par ce dernier. Cependant, d'après d'autres sources arabes /Ibn al-Aṭīr, Ibn 'Idārī etc, etc/, Zuhayr voulut livrer bataille, mais ses troupes le refusèrent, et se retirèrent à Barqa. Ce fait eut lieu probablement vers l'an 688-89 de J.-C.

D'après une tradition berbère rapportée par Ibn Ḥaldūn, les fils de la Kāhina /il y en avait trois selon cet historien/ étaient "héritiers du commandement de la tribu", mais en vérité c'était elle-même qui était la vraie souveraine de l'Aurès, jouissant non seulement d'un prestige d'une devineresse, mais ayant aussi un grand pouvoir politique. Elle commandait les tribus berbères qui rentraient dans la confédération des Ġarāwa et son pouvoir était absolu. Selon Ibn 'Abd al-Hakam, au moment où le général arabe Ḥassān ibn an-Nu'mān conquiert Carthage sur les Rūm /Byzantins/, la Kāhina "était alors la reine des Berbères /en arabe malika al-Barbar/ qui avait subjugué la majeure partie de l'Ifrīqiya". Dans une tradition rapportée par 'Ubayd Allāh, elle se considère elle-même comme une reine. Selon an-Nowayrī quand Ḥassān ibn an-Nu'mān "demanda quel était le prince le plus puissant qui restait encore en Ifrīqiya, on lui désigna une femme qui gouver-

naît les Berbères, et qui était généralement connue sous le nom d'El-Kāhina". Enfin Ibn Ḥaldūn appelle al-Kāhina dans un passage de son oeuvre, "reine du Mont-Awrās". Il dit ensuite ce qui suit: "Après cette victoire /c'est-à-dire la prise de la ville de Carthage/, Ḥassān demanda qui était le prince le plus redoutable parmi les Berbères, et ayant appris que c'était la Kāhina, femme qui commandait la puissante tribu des Ġarāwa, il marcha contre elle". Enfin Ibn Ḥaldūn dit, dans le troisième passage de son oeuvre, ce qui suit: "Les Ġarāwa ... habitaient l'Awrās et reconnaissaient pour chef la Kāhina /devineresse/ Dihya, fille de Tabeta, fils de Nīqān... Cette femme avait trois fils, héritiers du commandement de la tribu, et comme elle les avait élevés sous ses yeux, elle les dirigeait à sa fantaisie et gouvernait, par leur intermédiaire, toute la tribu. Sachant, par divination, la tournure que chaque affaire importante devait prendre, elle avait fini par obtenir pour elle-même le haut commandement". On voit de ce récit provenant probablement du généalogiste berbère Hanī ibn Baqūr ad-Darīsī, que la Kāhina gouvernait tout d'abord, pendant la minorité de ses fils, comme une régente, mais qu'elle s'empara ensuite du haut commandement pour elle-même. À partir de ce moment-là les fils de la Kāhina sont gouvernés par leur mère et ne jouent aucun rôle important dans deux guerres qu'elle faisait à Ḥassān ibn an-Nu'mān. C'est seulement après la mort de la Kāhina que son fils aîné reçut de Ḥassān le commandement en chef des Ġarāwa et le gouvernement du Mont-Awrās.

Après avoir discuté la vie privée de la Kāhina, à la fois devineresse et reine de l'Aurès, penchons-nous maintenant sur l'histoire de cette héroïne berbère. Les sources écrites arabes, les seules dont nous disposons, ne nous renseignent que sur l'histoire des dernières années de sa vie, à partir du moment où elle a remporté une brillante victoire sur l'éminent général arabe Ḥassān ibn an-Nu'mān /nommé gouverneur de l'Ifrīqiya par le calife 'Abd al-Malik /685-705/, jusqu'à la deuxième rencontre avec ce général, dont le résultat fut sa défaite et sa mort. Cependant, la chronologie de ces événements est fort douteuse et elle discordé chez divers historiens et traditionnistes arabes. Ces derniers se contredisent d'ailleurs dans le récit de ces faits. La plus grande incertitude règne au sujet de la date de la nomination de Ḥassān ibn an-Nu'mān et de sa première rencontre avec l'armée de la Kā-

hina. Ainsi, selon al-Bakrī, cet officier alla-t-il à l'encontre de sa destination au mois de moharrem 68 /juillet-août 687 de J.-C./. D'après Ibn Ḥaldūn, Ḥassān quitta l'Égypte et se mit en marche en l'an 69 /688-9 de n.è./. La même date est donnée dans l'ouvrage d'Ibn ar-Raḡīq, historien nordafricain florissant au commencement du XI^e siècle de J.-C. et par 'Ubayd Allāh /commencement du XIV^e siècle de n.è./. Ibn 'Abd al-Hakam /IX^e siècle/ dit que Ḥassān ibn an-Nu'mān fut nommé gouverneur du Maghreb par le calife 'Abd al-Malik en 73 /692-3 de J.-C./. Selon Ibn al-ʿAtīr /XIII^e siècle/, 'Abd al-Malik nomma Ḥassān gouverneur en l'an 74 /693-4/, et enfin Ibn 'Idārī /commencement du XIV^e siècle/ dit que Ḥassān partit en Ifrīqiya à la tête d'une armée, de 40.000, en l'an 78 /697-8 de J.-C./.

Encore plus grande incertitude règne en ce qui concerne la deuxième campagne de Ḥassān ibn an-Nu'mān qui, après sa défaite causée par l'armée de la Kāhina, a été obligé d'évacuer l'Ifrīqiya et de reculer vers la Tripolitaine et la Cyrenaïque. Ici les dates manquent presque complètement, l'exception faite pour Ibn Ḥaldūn, selon lequel Ḥassān revint en Ifrīqiya en 74 /693-4/; à la tête des renforts que 'Abd al-Malik lui avait expédiés, et pour 'Ubayd Allāh, selon lequel Ḥassān eût tué la Kāhina, et revint ensuite à Kairouan en l'an 82 /701 de J.-C./.

Ces incertitudes de dates régnaient au commencement du XIV^e siècle, à l'époque d'Ibn 'Idārī qui dit dans son *Bayān* que "l'ordre chronologique des campagnes de Ḥassān... n'est pas bien déterminé, de même que sa conquête des villes de Carthage et de Tunis, et la mort de la Kāhina".

Quelques historiens occidentaux ont opté pour l'une des dates de la nomination de Ḥassān ibn an-Nu'mān et de son arrivée en Afrique données plus haut. De ces options, très différentes, il faut retenir, comme la plus probable, celle de G.Weil qui se prononce pour l'an 73 /692-3/, date établie par Ibn 'Abd al-Hakam. Cette date nous paraît d'autant plus vraisemblable que l'an 73, c'est la date de la défaite et de la mise à mort d'anticalife 'Abd Allāh ibn az-Zubayr, dont l'activité rendait impossible au calife 'Abd al-Malik jusqu'à ce moment-là de s'engager dans la guerre avec les Byzantins dans l'Afrique du Nord. Elle est confirmée aussi par un passage d'an-Nowayrī /XIV^e siècle/ qui dit que "'Abd al-Malik fut très affligé de la mort de Zuhayr /gouverneur de

l'Ifrīqiya défait et tué par les Byzantins et les Berbères en l'an 69 /688-9/, mort qui avait tant d'analogie avec celle de 'Ogba; mais la révolte de 'Abd Allāh ibn az-Zubayr l'empêcha de s'occuper des affaires de Kairouan. Ce ne fut qu'après la mort d'Ibn az-Zubayr qu'il y envoya comme gouverneur Ḥassān ibn an-Nu'mān, de la tribu des Ḡassān.

Quant à la date de la reprise de l'offensive de Ḥassān ibn an-Nu'mān contre l'Ifrīqiya et contre la reine de l'Aurès, nous sommes d'accord avec M. Talbi qui dit que ce fait eut lieu en l'an 78 /697-8 de notre ère/. En effet, Ḥassān demeura, après avoir quitté l'Ifrīqiya /en 73 de l'hégire/ pendant cinq ans dans la province de Barqa. On doit ce renseignement à an-Nuwayrī et aussi à Ibn Ḥaldūn et à Ibn 'Idārī. Selon ces derniers auteurs, la Kāhina continua, pendant cinq ans, à régner sur l'Ifrīqiya /ou bien sur le Maghreb, comme le veut Ibn 'Idārī/ et à gouverner les Berbères.

Voici comment se déroulaient les faits historiques ayant trait à la Kāhina et à Ḥassān ibn an-Nu'mān pendant les deux campagnes menées par ce dernier contre la reine de l'Aurès, ainsi qu'entre ces campagnes. Le tableau qui suit est tiré de toutes les sources écrites du IX^e - XIV^e siècle dont nous disposons. Certaines de ces sources nous paraissent plus exactes et plus véridiques; dans d'autres le simple récit transmis par les plus anciens traditionnistes paraît être étoffé par des détails légendaires ou même fantastiques. Ajoutons aussi que les traditionnistes particuliers ou historiens se contredisent assez souvent. Cependant, une analyse approfondie de ces sources n'a pas été faite jusqu'à maintenant et il se peut que même les détails les plus fantastiques de l'histoire de la Kāhina puissent être expliqués d'une façon satisfaisante.

Quand Ḥassān ibn an-Nu'mān fit son apparition en Ifrīqiya pour reconquérir de territoire évacué il y a plusieurs ans par les Arabes de Zuhayr ibn Qays et quand il réussit à défaire les Berbères et les Byzantins qui essayaient de reconstruire leur ancienne domination dans l'Afrique du Nord /les sources parlent de la destruction des forces byzantines organisées et de l'enlèvement de Carthage par l'armée de Ḥassān/ on lui désigna, comme le prince le plus redoutable parmi les Berbères, la Kāhina, reine de l'Aurès. Ce massif était souvent, dans l'histoire de l'Afrique du Nord, bastion de la résistance berbère et il a joué ce rôle, à en

croire l'historien byzantin du VI^e siècle - Procope, dans les campagnes menées par les Byzantins contre les Maures, étant, vers l'an 539, le siège du roi maure Iabdas. Il n'est pas d'ailleurs impossible que la famille de la Kāhina descendait de ce puissant roi qui s'est soumis enfin à la Byzance probablement vers l'an 550 de n.è.

Ainsi, c'est vers ce redoutable bastion que s'est dirigé Ḥassān ibn an-Nu'mān, en déclanchant son offensive contre la Kāhina. Il parvint jusqu'aux environs de la ville actuelle de Khenchela, tandis que la Kāhina le devança dans la ville de Bāḡāya /ancien Bagaï/ qui était une importante forteresse construite en pierre. C'est là que se sont fortifiée, en 682-3, les Byzantins et leur alliés berbères, en fuyant le général arabe 'Ogba ben Nāfi' qui n'osa pas attaquer cette forteresse. La reine de l'Aurès l'a démolie, après l'avoir évacuée de ses habitants byzantins. Nous ne savons pas si vraiment Bāḡāya a servi de capitale à la Kāhina comme le croient certains savants et si elle ne voulait pas la rendre aux ennemis pour cette raison. Nous croyons plutôt que la Kāhina avait peur que Ḥassān ne se rende maître de cette forteresse qui pourrait lui servir ensuite de base dans son offensive contre l'Aurès.

Ensuite la Kāhina se porta contre les Arabes à la tête d'une innombrable armée, comme le dit Ibn 'Idārī. L'affrontement décisif eut lieu sur les bords d'un oued qui porte chez an-Nuwayrī le nom de Wādī Nīnī et chez les autres auteurs arabes celui de Nahr al-Balā', de Wādī Tarda ou de Miskiyāna /appelé plus tard Wādī l'Adārā/. D'après M. Talbi, c'est l'Oued Nini actuel et la bataille entre la Kāhina et Ḥassān aurait eu lieu, sans doute, non loin de la gare du même nom, qui se trouve aujourd'hui à 16 km d'Ain-Beida sur la voie ferrée menant à Khenchela. Après une bataille acharnée, les Musulmans furent mis en fuite et la Kāhina prit beaucoup de prisonniers, gens nobles et influents.

Parmi ces prisonniers que la reine de l'Aurès a traités avec beaucoup d'égards se trouvait un Ḥalīd ibn Yazīd al-Qaysī "homme distingué par son rang et sa bravoure", dit an-Nuwayrī. Ce dernier fait trouve une confirmation dans d'autres sources arabes /Ibn 'Abd al-Hakam, Ibn 'Idārī, Ibn Ḥaldūn et 'Ubayd Allāh/ et il paraît être véritable. Ibn 'Idārī nous décrit en détail le rite qui a accompagné cette adoption. Il consistait dans un allaitement simulé. Se-

lon cette description, la Kāhina prit la farine d'orge qu'elle arrosa de l'huile et posa sur ses mamelles, Ensuite, elle appella ses deux fils et leur dit: "mangez cela avec lui /c'est-à-dire avec Ḥālīd/ sur mes mamelles". Ils l'ont fait, tous les trois, et la Kāhina leur dit: "De cette façon vous êtes devenus frères".

Le rite d'adoption, tel qui a été décrit par Ibn 'Idārī, c'est-à-dire consistant dans un allaitement simulé, n'est pas inconnu et ils est plus que probable qu'il ait existé chez les anciens Berbères. Nous la connaissons, en effet, s'il s'agit de l'Afrique du Nord, d'une conte assez connue dans ce pays, d'après laquelle un jeune homme rusé, menacé, par les ogres, est devenu fils adoptif d'une ogresse /ḡūla/, après avoir sucé, à l'improviste, sa mamelle. Ce coutume existait chez les Tcherkesses du Caucase, où il a été observé encore vers la fin du XIX^e siècle ou bien vers le commencement du XX^e siècle.

Ḥālīd jouissait à la cour de la Kāhina d'égards tout spéciaux. En effet, selon la chronique de 'Ubayd Allāh, que É. Lévi-Provençal considère la meilleure source traitant de la Kāhina, celle-ci "avait été favorablement impressionnée par sa sagesse et le faisait siéger auprès ses fils, qui se consultaient avec lui". Ainsi, Ḥālīd devint, auprès de la Kāhina et auprès de ses fils "conseiller aulique", selon une juste expression de Lévi-Provençal.

Certaines sources arabes /nous pensons ici aux chroniques d'Ibn 'Abd al-Hakam et d'Ibn 'Idārī/ prêtent à Ḥālīd ibn Yazīd le rôle d'espion au profit de Ḥassān ibn an-Nu'mān, indigne d'un noble arabe et qui discorderait d'ailleurs avec son attitude favorable vis-à-vis de la Kāhina que nous connaissons d'autres sources arabes. Ainsi, p.ex., si l'on peut croire une source si véridique que la chronique de 'Ubayd Allāh, Ḥālīd aurait donné à la reine de l'Aurès, au moment où la situation militaire de cette dernière devint très dangereuse, le sage conseil d'abandonner le pays qu'elle n'était pas en état de défendre, et de sauver de cette façon sa vie. D'ailleurs, toutes les sources sont d'accord sur le fait que Ḥālīd quitta, la veille de la bataille décisive, accompagné de ses deux frères adoptifs et sur la demande de Kāhina, le camp de celle-ci, et alla trouver Ḥassān ibn an-Nu'mān pour obtenir pour eux quartier de ce général. Nous sommes ainsi d'accord avec É. Lévi-Provençal qui ne croit pas au rôle d'indicateur secret joué par Ḥālīd selon Ibn 'Abd al-Hakam et Ibn 'Idārī.

Après la victoire de l'Oued Nini, la Kāhina poursuivit les troupes de Ḥassān ibn an-Nu'mān, et les ayant expulsés du territoire de Gabès, elle les contraignit à chercher refuge dans la Tripolitaine. Ḥassān y établit son camp à l'est de la ville de Tripoli. Il y bâtit deux châteaux qui reçurent son nom /Qusūr Ḥassān/ et il y attendait les nouveaux ordres, ainsi que les renforts du calife. Nous avons vu plus haut, que cette attente dura cinq ans.

Cependant la Kāhina ne resta pas inactive. En effet, elle élargit sa domination jusqu'à la Tunisie méridionale et centrale. Ainsi, à en croire an-Nuwayrī, les habitants de Gabès, de Gafsa et du Djérid /c'est-à-dire des environs de Tozeur et de Nefzaoua/, parmi lesquels il y avait aussi des Byzantins, las de la domination de la Kāhina pour les raisons dont il sera encore la question, se soumirent à l'autorité de Ḥassān an-Nu'mān; ainsi, ils auraient été pendant les cinq ans de la domination de la Kāhina en Ifrīqiya, sujets de la reine de l'Aurès. An-Nuwayrī dit même que les habitants de Gabès "vinrent au-devant de lui /c'est-à-dire de Ḥassān/ offrir une somme d'argent et faire leur soumission" et il ajoute qu'autrefois ils n'avaient jamais voulu admettre l'émir arabe dans leur ville. D'après une tradition racontée au XI^e siècle par al-Bakrī, la domination de la Kāhina embrassait aussi le port de Sallaqta /Syllekton de Procope/ au sud d'al-Mahdiyya et le château d'al-Gam /Ledjem, ancien amphithéâtre de Thysdrus/ situé à l'ouest de ce port. Ce célèbre amphithéâtre aurait servi, selon cette tradition, de point de repli à la Kāhina, peut-être au moment où elle commençait à reculer devant l'armée de Ḥassān ibn an-Nu'mān, pendant sa dernière offensive contre la reine de l'Aurès. Cependant il n'est pas impossible qu'il ne s'agisse ici que d'une légende du XI^e siècle témoignant de la célébrité de la Kāhina en Ifrīqiya, à cette époque. An-Nuwayrī affirme aussi que la domination de la Kāhina s'étendait à tout le Maghreb, ce qui ne trouve pas confirmation dans d'autres sources arabes.

En revenant à l'adoption de Ḥālīd ibn Yazīd al-Qaysī, il faut dire que nous n'en connaissons pas les vraies raisons. Peut-être, voulait-elle, comme le suppose M. Talbi, susciter de bonnes relations avec les Arabes et les amener à renoncer à leurs desseins de reconquérir l'Ifrīqiya sur lesquels elle était sans doute bien renseignée par divers Berbères, même par ceux qui étaient, en appa-

rence des alliés des Musulmans, comme p.ex. ce Hilāl ibn Tarwān al-Luwātī, chef berbère dont il est question chez Ibn 'Abd al-Hakam.

C'est probablement l'échec de cette politique pacifique de la Kāhina qui a amené la reine de l'Aurès à prendre une décision radicale, lourde en conséquence, et à la fois extrêmement impopulaire chez la majeure partie des habitants de son royaume éphémère /nous pensons ici sur agriculteurs et la population urbaine/ ainsi que chez les alliés byzantins de la Kāhina. Il s'agissait de la dévastation du pays avant l'offensive attendue de l'armée arabe. La Kāhina a adopté de cette façon la tactique de la "terre brûlée" qui fut déjà, en 539, celle du général byzantin Solomon contre le roi Iabdas retranché dans l'Aurès, et dont le souvenir resta sans doute longtemps dans la mémoire des habitants de l'Aurès et du pays qui l'entourait et qui était peuplé pour la plupart par des agriculteurs et par des citadins romans et byzantins, ainsi que par les Berbères romanisés et christianisés.

Pour accomplir cette tâche, la Kāhina fit annoncer à ses sujets que /citons le récit d'an-Nuwayrī/ "les Arabes veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent" et que à son avis "il n'y a qu'un plan à suivre: c'est de ruiner le pays, afin de les décourager". Les autres historiens et traditionnistes répètent mot à mot le contenu de ce manifeste, sauf Ibn 'Abd al-Hakam qui passe sous silence la question de la dévastation de l'Ifrīqiya sous le régime de la Kāhina. Après avoir proclamé le manifeste en question, la reine de l'Aurès "envoya donc", dit an-Nuwayrī, "ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants". Ibn 'Idārī répète ce récit des son Bayān et Ibn Ḥaldūn dit que "la Kāhina fit détruire toutes les villes et fermes du pays". De même, 'Ubayd Allāh dit que "cette femme ordonna qu'on coupât les arbres de l'Ifrīqiya et qu'on démolit les villes du pays".

At-Tiġānī qui nous donne, lui-aussi, un récit sur la dévastation de l'Ifrīqiya ordonnée par la Kāhina, ajoute sur les détails rapportés par d'autres sources arabes un détail nouveau: elle aurait aussi ordonné de faire disparaître l'eau c'est-à-dire combler les puits.

Les dévastations causées par le stratagème de la reine de l'Aurès ont été sans doute exagérées outre mesure par les traditionnis-

tes et par les historiens arabes. Ces derniers ont élargi, en effet, la scène de cette désastreuse activité de la Kāhina; à toute l'Afrique du Nord, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, en oubliant que la domination de cette reine ne s'étendait que très peu à l'ouest de l'Aurès. Cependant, les dévastations en question ont été si importantes aux yeux des habitants au VIII^e siècle de n.è. qu'ils ont probablement attribué à la Kāhina toutes les destructions en Afrique du Nord causées par les Berbères ou par les Arabes pendant toute la période de la conquête musulmane de ce pays jusqu'aux premières années du VIII^e siècle après J.-C. La conviction que c'était la Kāhina qui était responsable de toutes ces dévastations était profondément enracinée dans des esprits des habitants de l'Ifrīqiya déjà vers la moitié du VIII^e siècle. En effet, on trouve déjà cette idée chez le plus ancien traditionniste arabe originaire de l'Ifrīqiya, à savoir 'Abd ar-Rahmān ibn Ziyād ibn An'am mort entre 156 /772-3/ et 162 /778-9/ qui était ḡādī de l'Ifrīqiya. Voici ce qu'on lit dans un passage de sa tradition rapportée par an-Nuwayrī: "Tout le pays, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage et une succession continue de villages, et ... tout fut détruit par cette femme /c'est-à-dire par la Kāhina/".

Le témoignage des traditionnistes et des historiens concernant la coupe des arbres par ordre de la reine de l'Aurès est tout particulièrement important. Il devait s'agir surtout des oliviers dont les fruits constituaient à cette époque la principale richesse de l'Ifrīqiya. En effet, quand les Arabes ont razzîé, en 647-8, pour la première fois, ce pays, en renversant la domination du patrice byzantin Grégoire /Ḡirḡīr/ des chroniques arabes et ils s'étonnèrent à la vue de la richesse des habitants en pièces d'or monnayé, les Africains leur expliquèrent que cet argent vient des Byzantins qui n'ayant point d'olives chez eux, ils avaient coutume de venir en Afrique acheter de l'huile. Plus tard, on a planté de nouveau les oliviers de la Tunisie, et al-Bakrī /1068/ mentionne la forêt d'oliviers nommé as-Sāhil dans la Tunisie orientale. Il ajoute aussi que c'est à Sfax qu'on fabriquait l'huile exportée ensuite à l'étranger, entre autres à Byzance.

Les dévastations faites sur l'ordre de la Kāhina mécontentèrent de larges fractions de la population romane, romanisée ou byzantine de l'Ifrīqiya, dont une partie se décida à émigrer en Es-

pagne, voire dans les îles de la Méditerranée /nous devons ce renseignement à Ibn 'Idārī/, tandis que l'autre se résigna, comme ces habitants de Gabès, dont il a été question plus haut, à demander le secours de Hassān ibn an-Nu'mān moyennant leur soumission et une somme d'argent. An-Nuwayrī, qui nous a rapporté ce fait ajoute, que les habitants de Gafsa, ainsi que ceux de Qastīliya /Tozeur/ et de Nefzaoua qui étaient aussi, comme nous le savons d'ailleurs, Chrétiens et Romains, se soumirent à l'autorité de Hassān. Même une partie des Berbères "virent", dit Ibn Ḥaldūn, "avec un déplaisir extrême la destruction de leurs propriétés, et abandonnèrent la Kāhina pour faire leur soumission à Hassān". En effet, au moment où ce général déclancha de nouveau l'offensive contre la reine de l'Aurès, ses troupes comprenaient, selon Ibn 'Abd al-Hakam, un groupe de Berbères Butr /Botr/. Or, cette dernière branche berbère était, à en croire Ibn Ḥaldūn, étroitement apparentée aux Ġarāwa qui fournissaient des rois et des chefs à tous les Berbères descendus d'al-Abtar, aïeul-éponyme des Butr.

Hassān ibn an-Nu'mān qui avait reçu dans l'entretemps des renforts que le calife 'Abd al-Malik lui avait expédiés, profita du mécontentement de la population sédentaire et des plusieurs fractions berbères, et "ayant réussi à semer la désunion parmi les adhérents de la Kāhina", comme dit Ibn Ḥaldūn, envahit de nouveau l'Ifrīqiya, probablement en 78 de l'hégire /697-8 de n.e./. Cette fois-ci les conditions étaient beaucoup plus avantageuses pour Hassān ibn an-Nu'mān vu que les Chrétiens autochtones /autrement que les forces byzantines organisées/ ne firent plus la cause commune avec la reine de l'Aurès, dont la maladroite stratégie détournait d'elle les sympathies de la plupart de ses sujets et alliés.

Les sources arabes dont nous disposons ne nous disent pas beaucoup sur cet épilogue des campagnes africaines de Hassān. Probablement la nouvelle offensive arabe commença avec la soumission de Gabès, de Nefzaoua et de Gafsa à Hassān dont nous avons parlé haut. Ensuite les troupes arabes et leurs alliés berbères se dirigèrent, selon toute la vraisemblance, vers Kairouan, afin de reconquérir cette ancienne capitale musulmane de l'Ifrīqiya. Nous croyons, en effet, que c'est pendant cette expédition qu'il eut lieu le siège de Lédjem /amphithéâtre de Thysdrus/, au sud-est de Kairouan, où trouva refuge la Kāhina qui se retirait de la Tunisie du Sud. Nous avons déjà parlé plus haut de cet épisode. Il n'est pas impossible

que Hassān ait pris, dans sa poursuite de l'armée de la Kāhina qui se retirait de Lédjem et de Kairouan vers l'Aurès, la même voie que celle qu'il a suivie pendant sa première campagne. C'est encore avant de pénétrer dans le Mont Awrās que l'armée de la reine berbère ait été mise en pleine déroute. Nous devons ce renseignement à Ibn Ḥaldūn. Talonnée par les troupes de Hassān inn an-Nu'mān, la Kāhina dans un état d'extase et après avoir consulté son oracle qui lui aurait prédit sa défaite et sa perte, ainsi que le grand prestige dont ses fils jouiraient chez les Arabes après sa mort, se décida à un exploit que M. Talbi appelle, à juste raison, "invraisemblable et probablement vrai". Or, selon le rapport d'an-Nuwayrī confirmé par tous les autres traditionnistes et historiens arabe, "quand la Kāhina vit approcher l'avant-garde arabe, elle fit venir ses deux fils, ainsi que Ḥālid ibn Yazīd /son fils adoptif/ et leur annonça qu'elle-même serait tuée, et que pour eux, ils devaient se rendre auprès de Hassān et solliciter leur grâce". En remplissant sa demande, Ḥālid, qui partit le premier, rencontra Hassān, le mit au courant de ce qui se passait et obtint l'aman c'est-à-dire le quartier pour ses deux frères adoptifs. Plus tard, Hassān fit passer sous le commandement de l'aîné des deux fils de la Kāhina, le groupe de Berbères Botr, ses alliés, et il l'honora de son amitié personnelle. Nous avons vu plus haut qu'après la guerre Hassān accorda au fils aîné de la Kāhina, selon Ibn Ḥaldūn, le commandement en chef des Ġarāwa et le gouvernement du Mont Aurès. Nous ne connaissons pas le sort du deuxième fils de la Kāhina sauf ce qu'on lui a confié, de même qu'à son frère, le commandement sur un groupe de Berbères récemment convertie à l'islām, ce qu'eut lieu encore pendant la guerre.

Mais revenons à la Kāhina, Après avoir décidé ses fils à changer de camps à temps /nous nous souvenons qu'elle a rejeté le sage conseil de Ḥālid ibn Yazīd de fuir et d'abandonner le pays à Hassān que celui-ci lui a donné en ce moment/, elle passa, avec les hommes qui lui restèrent fidèles, dans l'Aurès, suivie par les troupes de Hassān ibn an-Nu'mān. La rencontre eut lieu au pied d'une montagne, dans un lieu nommé plus tard Bi'r al-Kāhina c'est-à-dire "le puits de la Kāhina". C'est là que périt, suivant Ibn 'Abd al-Hakam, 'Ubayd Allān et Ibn Ḥaldūn, la reine de l'Aurès, probablement en fuite, après l'ultime engagement avec les troupes de Hassān an-Nu'mān, dans lequel elle lutta avec une ardeur ex-

traordinaire. Ajoutons que ce lieu était connu encore à l'époque de 'Ubayd Allāh, c'est-à-dire au commencement du XIV^e siècle de n.è. Aujourd'hui il est introuvable. Cependant, d'après al-Mālikī, cette rencontre se déroula non à Bi'r al-Kāhina, mais dans un lieu nommé Tarfa, probablement à la sortie du Djebel Nechar à quelque 50 km au nord de Tobna", selon l'opinion de M. Talbi. Ajoutons encore que, suivant l'auteur ibādite nord-africain al-Wisyanī /qui vivait au XII^e siècle de notre ère/, il y avait un puits appelé Bi'r al-Kāhina dans les environs immédiats de l'oasis d'Ouargla. Il doit sans doute son nom au prestige dont jouissait la reine de l'Aurès chez les fractions zenātiennes /Botr/ peuplant le Sud algérien, puisqu'il est peu probable que la reine Kāhina eut élargi sa domination à Ouargla.

Suivant al-Bakrī, la Kāhina perdit la vie à Tabarqa, ville située sur le bord de la mer, c'est ce qui nous paraît peu probable. Cependant il n'est pas impossible que Tabarqa n'est qu'une légère déformation graphique de Tarfa, comme le veut M. Talbi.

Telle était la fin de la prophétesse et reine berbère de l'Aurès, surnommée Kāhina par les Arabes et dont prestige, énergie et détermination ont retardé de plusieurs ans la conquête musulmane de l'Afrique du Nord. Elle était, à côté du chef berbère Kus yla et du célèbre conquérant arabe 'Ugba ben Nāfi', la principale héroïne de ce pays dans les "siècles obscurs" du Maghreb et elle devint bientôt une personne à demi-légendaire avec laquelle la tradition arabe liait souvent des événements merveilleux ou fantastiques. Ainsi p.ex. al-Bakrī lui attribut le creusement dans le roc d'un passage souterrain qui aurait conduit de Ledjem à Sallaqta /Selekta/ dans l'Est de la Tunisie actuelle. Ce passage aurait eu 18 milles arabes /36 km/. On retrouve le récit d'al-Bakrī dans le *Rihla* d'at-Tiḡānī /commencement du XIV^e siècle de notre ère/ qui l'a enrichi d'un nouveau détail concernant la vie privée de la Kāhina. Or, suivant cet auteur qui a puisé largement dans les traditions du pays, la reine de l'Aurès avait une soeur qui résidait à Sallaqta au moment où la Kāhina était assiégée à Ledjem.

La légende de la Kāhina a subsisté jusqu'à maintenant dans la tradition locale de l'Aurès orientale, sous une forme très mutilée par rapport aux récits des sources arabes écrites du IX^e - XIV^e siècles. Cette tradition a été publiée en 1885 par E. Masqueray. L'héroïne y porte le nom de Djemā'a /Gamā'a/ et est la

femme d'un puissant "monarque" romain appelé Bahar qui aurait régné jadis dans le Mont-Awrās. Après sa mort et après la mort de son fils et successeur es-Semesh /es-Semeš/ qui était, suivant la dite tradition, païen et tyran et périt assassiné, Djemā'a monta sur le trône, "et la Providence voulut que son règne donnât l'exemple de l'équité", dit le traditionniste. Ses sujets vécurent heureux jusqu'à l'apparition des premiers conquérants musulmans menés par Sidi 'Abd Allāh bwn Ḡa'far et Sidi 'Ogba /ben Nāfi'. C'est Sidi 'Abd Allāh ben Ḡa'far qui est devenu dans cette tradition personnage capital parmi les guerriers arabes; il y a remplacé Ḥassān ibn an-Nu'mān, adversaire arabe de la Kāhina, suivant les sources historiques. Après avoir conquis la ville de Tunis, Sidi 'Abd Allāh ben Ḡa'far envoya une lettre à Gamā'a, dans laquelle il lui proposait d'embrasser la religion musulman. Quand Gamā'a répondit par un refus, le général arabe attaqua les troupes de la reine de l'Aurès qui furent mises en déroute. Gamā'a se retrancha dans les montagnes, à Tafrent, et ordonna ensuite à ses gens de boucher les sources qui, dit-on, étaient au nombre de cent ou même davantage. La guerre dura longtemps et les troupes de la reine Gamā'a et de Sidi 'Abd Allāh ben Ḡa'far en vinrent souvent aux mains. A la fin, la reine lasse des combats et ayant perdu la foi en sa victoire, ordonna à ses enfants /elles en avait après la mort d'as-Semesh, encore sept, dont deux fils/ d'aller trouver 'Abd Allāh ben Ḡa'far. Ceux-ci obéirent et embrassèrent tous la religion musulmane. Quant à la Gamā'a elle-même, elle c'est décidée à mourir et "il est même dit", continua le traditionniste, "qu'elle ordonna à un de ses serviteurs de lui donner la mort". Après sa mort, les Romains qui habitaient les alentours du Mont Awrās se convertirent à l'islamisme.

Telle est la tradition zénète de l'Aurès traitant de la reine Gamā'a et de ses campagnes contre les conquérants arabes. Nous voyons qu'elle contient plusieurs détails connus de sources écrites relatives à la Kāhina, enrichis de quelques nouveaux dont p.ex. le rôle joué dans la défense de l'Aurès par la ville de Tafrent qui aurait été la capitale de la reine de l'Aurès. Espérons que des futures fouilles archéologiques jetteront le jour sur la question de l'état de l'Aurès au VII^e siècle, ainsi que sur le caractère mixte, romano-berbère de la population de ces montagnes et peut-être aussi sur la Kāhina elle-même qui reste pour le moment un personnage demi-légendaire et mystérieux.

Bibliographie

Sources:

- IBN 'ABD AL-HAKAM, Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, éd. trad. A. Gateau, Alger 1947, pp. 70-81 et pp. 160-163, n. 97 - 112.
- EL-BEKRI, Description de l'Afrique septentrionale, trad. DE SLANE, Alger 1913, pp. 22-23, 48, 69, 156, 276, 340.
- 'UBAYD ALLĀH B. SĀLIH B. 'ABD AL-ḤALĪM, Fath al-'Arab li-l-Maḡrib, trad. E. Lévi-Provençal, *Arabica occidentalia*. I, dans "Arabica", t. II, 1964, pp. 17-43.
- IBN 'IDHĀRĪ, Bayān, éd. G.S. Colin et E. Lévi-Provençal, t. I, Leyde 1948, pp. 35-38.
- AT-TIĠĀNĪ, Rihla, éd. H.H. Abd al-Wahhāb, Tunis 1377/1958, pp. 57-58.
- AN-NOWEIRĪ, Nihāya, trad. de Slane dans Ibn Khaldoun, Histoire des Berbères, trad. de Slane, nouv. éd. de P. Casanova, t. I, Paris 1925, pp. 337-342.
- IBN KHALDOUN, op.cit., t. I, pp. 198, 208-209, 213-215 et t. III, Paris 1934, pp. 192-193.
- LEONARDO TORRIANI, Die kanarischen Inseln und ihre Urbewohner, Leipzig 1940, pp. 92, 93, 96, 97.

Etudes modernes:

- E. DOUTTE, Magie et religion dans l'Afrique du Nord, Alger 1909, pp. 30-35.
- H.Z. /J.W./ HIRSCHBERG, The problem of the judaized Berbers, dans "Journal of African History", vol. IV, 1963, pp. 313-339.
- T. LEWICKI, Prophètes, devins et magiciens chez les Berbères médiévaux, dans "Folia Orientalia", t. VII, 1966, pp. 3-27.
- Survivances chez les Berbères médiévaux d'ère musulmane de cultes anciens et de croyances païennes, dans "Folia Orientalia", t. VIII, 1967, pp. 5-40.
- E. MASQUERAY, Tradition de l'Aurès oriental, dans "Bulletin de Correspondance Africaine", t. III, Alger 1885, pp. 77-82 et passim.
- M. TALBI, L'épopée d'al-Kahina, dans "Cahiers de Tunisie", 1971, n. 73 et art. Al-Kahina dans l'Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle édition, t. IV, livr. 67-68, Leiden - Paris 1974, pp. 440-442.

FOLIA ORIENTALIA
Tome XXVIII 1991
PL ISSN 0015-5675

Maria KOWALSKA

DER GESANDTSCHAFTSBERICHT DES HASAN IBN AHMAD AL-HAYMĪ.
/MITTE DES 17. JAHRHUNDERTS./ TEXTANALYSE

Hasan ibn Ahmad al-Haymī al-Kawkabānī ist 1608 in Hayma geboren, starb als qadi in der Stadt Kawkabān im Jahre 1660¹. Er war Gelehrter, Dichter und Diplomat. Der in Jemen herrschende Imām der Zayditen al-Mutawakkil 'alā Allāh /1644-1676/ sandte ihn nicht einmal nach Hadramaut mit wichtigen diplomatischen Aufträgen, und 1647, gleich nach dessen Rückkehr von der dritten Wallfahrt nach Mekka, sandte er ihn zum König Abessinien's Fasiladas /der in Jahren 1632-1667 herrschte/, der in der damaligen Hauptstadt Athiopien's Gondar seinen Regierungssitz hatte. Diese Gesandtschaft war eine Antwort auf die zweimalige Ankunft der Gesandten von Fasiladas in Jemen. Der erste kam 1642, zur Zeit der Herrschaft von Imām al-Mu ayyad billāh /1621-1644/, der zweite 1647, zur Zeit der Herrschaft des oben genannten al-Mutawakkil. Dem König Abessinien's ging es darum, dass man an seinen Hof einen zuverlässigen Mann schickt, mit dem er geheime Unterredungen führen könnte, angeblich über Annahme des Islams.

Im Jahre 1650, also ein Jahr und fünf Monate nach der Heimkehr al-Haymī's wurde sein Reisebericht beendet. Aus den in die arabische Handschrift geschickt eingetragenen Korrekturen haben die Forscher des Werkes Schlussfolgerungen gezogen, dass es nach al-Haymī's Diktat von seinem Sekretär oder Schüler geschrieben wurde. Als erster interessierte sich für diese Handschrift der deutsche Semitist F. Praetorius², ferner F.E. Peiser³. Im 20. Jahrhundert veröffentlichten das Buch über al-Haymī's Werk Murād